



MARIE-JOSÈPHE BONNET

“LA LESBIENNE EST L'ARCHÈTYPE DE LA FEMME LIBRE”

Non, toutes les homosexuelles ne veulent pas se marier. C'est le cas de Marie-Josèphe Bonnet, historienne et militante féministe, qui revendique sa vie résolument hors des normes. Entretien secouant.

Par Isabelle Duriez Photo Jean-Luc Bertini

MARIE-JO BONNET N'A PAS EU D'ENFANT. Elle se considère comme une « mère symbolique » : une femme qui transmet et aide à naître à soi-même. Etre lesbienne l'a obligée, dit-elle, à se définir sous toutes les facettes de son identité, comme une seconde naissance : normande, éduquée dans le catholicisme, blanche, lesbienne, historienne, écrivaine, engagée... On pourrait ajouter courageuse. Cette spécialiste de l'histoire de l'émancipation des femmes, auteure notamment des « Relations amoureuses entre les femmes, XVI^e-XX^e siècle » (éd. Odile Jacob), a fait partie du mouvement de contestation lesbien au début des années 70, au sein du MLF, du Fhar (Front homosexuel d'action révolutionnaire) et des Gouines rouges, dont elle a été une des fondatrices. Un combat qu'elle n'abandonne pas.

ELLE. Comment situez-vous le mariage homosexuel dans l'histoire du mouvement lesbien, est-ce une nouvelle étape ?

MARIE-JOSÈPHE BONNET. Je crois indispensable de souligner que, à l'origine, le mariage homosexuel n'est pas un projet porté par les lesbiennes. On dit d'ailleurs le mariage « gay ». Or, « gay » désigne les homosexuels hommes, pas les homosexuelles femmes. Si vous tapez « mariage lesbien » sur Google, vous ne trouverez rien. Et pour cause, les lesbiennes n'ont jamais revendiqué le mariage, elles s'en sont plutôt libérées.

ELLE. Vous y êtes opposée ?

M.-J.B. Il faut bien comprendre le chemin parcouru ces quarante dernières années. Quand j'étais adolescente, nous étions obligées de nous taire et de vivre dans la clandestinité. En 1971, nous nous

sommes révoltées et j'ai participé à ce combat, notamment au sein du MLF. Nos revendications ? A bas la famille, à bas le mariage, à bas la « maternité esclave ». Nous étions en rupture avec le modèle traditionnel de la femme qui se marie et fait des enfants. Nous nous battions pour l'émancipation des femmes. Tout un courant chez les lesbiennes poursuit ce combat contre le patriarcat dont le « mariage gay » est en quelque sorte l'aboutissement.

ELLE. Un courant fort ?

Parce qu'on ne l'entend pas !

M.-J.B. Il y a une telle homophobie chez les adversaires du mariage pour tous que cela rend tout débat impossible à l'intérieur de la « communauté » homosexuelle. C'est grave parce que tout le monde n'est pas d'accord.

ELLE. Revendiquer le droit de se marier et de fonder une famille, c'est pour vous une régression ?

M.-J.B. Pire qu'une régression. Nous voulions pouvoir exister socialement en tant que femme, sans être mère et « femme de ». Cela a été difficile pour notre génération. Car, dans une famille, les filles sont marginalisées quand elles n'ont pas d'enfant et ne peuvent perpétuer la lignée du père. La société vous renvoie l'image de femmes non féminines, pas dignes d'avoir des responsabilités. Nous pensions avoir gagné sur ce terrain. Mais, preuve que non, des lesbiennes revendiquent la maternité parce qu'elle leur permet d'être acceptées socialement ! Car c'est bien de cela qu'il s'agit : d'un désir de rentrer dans la norme.

ELLE. Pourquoi n'auraient-elles pas simplement envie d'avoir un enfant ?

M.-J.B. C'est humain d'avoir envie de faire un enfant, mais ce désir est surdéterminé par une pression sociale très forte. La vraie question, c'est « qu'est-ce qu'une femme désire quand elle désire une femme ? », question qui sert de titre à l'un de mes livres. Désire-t-elle faire un enfant, ou autre chose ? Explorer une voie de connaissance de soi, des femmes, ce que j'appelle une « féminité rebelle » ? Toutes les lesbiennes ont cette soif de liberté d'être. Vouloir des enfants, c'est rentrer dans le rang. Par ailleurs, la question de l'origine de l'enfant conçu dans un mariage lesbien me pose problème. On ne peut ignorer quelles souffrances cela crée pour un enfant de ne pas connaître une partie de son origine.

ELLE. Est-ce la première fois dans l'Histoire que les lesbiennes expriment un tel désir de « normalisation » ?

M.-J.B. En tant que revendication politique, oui. Mais, au XVI^e siècle, j'ai trouvé plusieurs cas de femmes qui s'étaient habillées en homme pour se marier avec une femme. Montaigne rapporte que, lorsqu'elles ont été découvertes, elles ont été brûlées. Au fil de l'Histoire, un grand nombre de lesbiennes ont été obligées de se marier pour avoir un statut social. Lucie Delarue-Mardrus, par exemple. Ou la duchesse de Polignac. Celles qui sont restées « célibataires » ont dû travailler ou disposaient de moyens suffisants pour vivre, comme l'Américaine Natalie Clifford Barney qui a pu ainsi encourager ses compagnes à s'émanciper.

ELLE. Quel a été leur rôle dans le mouvement d'émancipation ?

M.-J.B. Tous les mouvements féministes, depuis la Révolution française, ont eu pour revendication « la femme libre ». La lesbienne, c'était l'archétype même de la femme sexuellement libre

JAMAIS ENCORE ON
N'AVAIT PRÉSENTÉ
LE MARIAGE COMME
LE PARANGON DE
L'ÉGALITÉ ENTRE LES
SEXES ! IL A PLUTÔT
ÉTÉ UN INSTRUMENT
DE DOMINATION...

et socialement indépendante. Rosa Bonheur en est l'illustration parfaite. Au début du XX^e siècle, beaucoup de féministes, lesbiennes sans le dire, ont été le ferment de l'évolution des droits des femmes : droit à l'éducation, droit de vote, droit à l'union libre. Mais jamais encore on n'avait présenté le mariage comme le parangon de l'égalité entre les sexes ! Il a plutôt été un instrument de domination...

ELLE. Vous parlez d'après 1968. Mais les lesbiennes trentenaires d'aujourd'hui conçoivent des enfants et demandent des droits juridiques pour les protéger. Est-ce un conflit de générations ?

M.-J.B. Ces jeunes filles ont grandi avec les Gay Prides et n'ont pas été formées par le féminisme parce qu'il avait perdu son souffle contestataire. Elles ont davantage été influencées par le modèle homosexuel masculin qui a pris possession des rues, des médias, des imaginaires politiques. Les lesbiennes, comme toutes les femmes, n'occupent pas l'espace public de la même manière. Parce qu'il a toujours appartenu aux hommes – nous nous battons depuis quarante ans pour la parité en politique – mais aussi en raison de leur sexualité – liée à une jouissance de « l'intériorité », quelque chose de secret, d'invisible. Ces jeunes filles ont cru que ce modèle gay, qui a réussi à s'imposer, était le seul possible. Et il passe apparemment aujourd'hui par le mariage, la transmission du nom et du patrimoine, l'objectif même du patriarcat.

ELLE. On peut comprendre que certains vous reprochent de donner des arguments aux homophobes !

M.-J.B. Sauf que je ne me situe pas du tout dans la même perspective. Eux veulent conserver les fondements patriarcaux-religieux de la société. Mon objectif à moi, c'est l'émancipation de l'individu, vers une vie commune respectueuse des différences. Je regrette que les jeunes femmes n'aient pas imaginé d'autres modèles. La contre-culture dont a été porteur le mouvement homosexuel est à mon grand regret en train de disparaître. Or, c'est en combattant, en rêvant d'utopie, que l'on invente des façons de vivre ensemble. Le mariage aurait été un progrès si notre société avait su inventer autre chose. Le pacs était un bon début, plus créatif. Il aurait fallu aller jusqu'au bout de ses promesses.

ELLE. Si beaucoup de lesbiennes ressentent la même chose, pourquoi ne se mobilisent-elles pas ?

M.-J.B. Parce que nous sommes écrasées par l'idée que ce mariage est nécessaire au nom de l'égalité. Personne ne peut être opposé à l'égalité. Mais il ne s'agit pas d'une égalité entre les individus. Je suis, par exemple, favorable à une réforme de la loi sur l'héritage. Si je veux léguer mes modestes biens à mon amie, elle va devoir payer des droits de succession exorbitants parce que nous n'habitons pas ensemble. Ce n'est pas de l'égalité.

ELLE. Vous allez devoir vous marier alors ?

M.-J.B. Jamais ! Ce serait renier toute une vie de combat. ■